

Nouveau Testament, les livres sont placés à peu-près dans l'ordre ordinaire, excepté que les Epîtres viennent immédiatement après les Evangiles et avant les Actes des Apôtres. Les dernières pages sont perdues, de sorte qu'on n'y trouve en entier ni les Epîtres de St. Paul ni l'Apocalypse. Le *Codex Vaticanus* est écrit sur un parchemin très mince, d'une main à la fois élégante et ferme. Toutes les lettres, majuscules, sont de même grandeur; et il n'y a aucun intervalle entre les mots, de sorte que chaque ligne paraît ne renfermer qu'un seul mot. Enfin il ne s'y trouve aucune sorte de ponctuation. Ce codex remonte au moins au quatrième siècle, et plutôt au commencement qu'à la fin. Il a été d'abord publié par le Cardinal Mai. Ces années dernières, le savant Père Vercellone en a imprimé, sous le haut patronage de Sa Sainteté Pie IX, une magnifique édition fac-simile en plusieurs volumes in-folio.

Vient ensuite le manuscrit *Alexandrin Codex Alexandrinus*, qui se trouve aujourd'hui à Londres, au Musée Britannique, avec la marque de la lettre A. Cette copie renferme aussi incomplètement les deux Testaments. On y trouve des lacunes plus ou moins considérables dans les Evangiles de St. Mathieu et de St. Jean, ainsi que dans la seconde épître aux Corinthiens. C'est un grand in-folio dont chaque page offre deux colonnes, avec des lettres onciales très-élégantes. Chaque paragraphe s'ouvre par une lettre plus grande. Point d'accents ni d'esprits, et les lettres se suivent les unes les autres sans intervalle. Les savants font remonter ce codex au quatrième siècle. On a beaucoup disputé pour décider laquelle de ces deux copies, la vaticane ou l'alexandrine, est préférable à l'autre, mais sans arriver à bien s'entendre. *Adhuc sub judice lis est.*

(A Suivre.)

L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 27 DÉCEMBRE 1877.

Eheu! fugaces labuntur anni.

L'année 1877 va bientôt expirer, dans quelques instants nous en commencerons une autre, nous toucherons le premier jour de l'an 1878.

Pour tous cette date amène la joie et la gaieté. Le vieillard oublie le nombre d'années qui l'écrasent déjà de leur poids, et l'homme mur fait trêve à ses préoccupations pour partager un instant le bonheur universel. L'enfant, lui, épuise le vocabulaire de ses mots joyeux pour

peindre cette époque des étrennes et des fêtes qu'il rêve si longtemps d'avance. Pour tous, c'est un moment d'agitation où la gaieté domine, c'est une heure où bien souvent l'ennemi félicite l'ennemi, et où l'on feint de resserrer les liens de l'amitié. N'entendez-vous pas ce tumulte joyeux? Prêtez l'oreille à la porte de l'humble chaumière, comme au palais du riche, c'est un rayon de joie passager qui s'introduit partout, c'est le jour de l'an.

Quoiqu'il en soit, malgré cet usage qui consacre ce jour à l'allégresse, il me semble que nous devrions l'envisager d'une manière plus sérieuse. Au lieu de l'apercevoir comme un oasis dans le désert de la vie, nous devrions quelque fois le regarder comme une élévation d'où l'on peut jeter un coup d'œil sur le chemin que l'on vient de parcourir, et sur la course qui reste encore à fournir. Mais, non; nous errons en aveugles à travers les maux de ce monde; et si quelquefois, il nous arrive de les entrevoir, nous sermons vite les yeux, et nous nous surprenons à rire, lorsque souvent hélas! il nous faudrait pleurer.

Ah! souvent c'est un mot de regret et non pas un sourire qu'il faudrait laisser à l'année qui s'enfuit. C'est une partie de notre jeunesse qu'elle entraîne dans le passé, ce sont nos plus beaux jours qui s'éclipsent pour ne plus reparaitre. Lorsque nous sourions à la nouvelle année, savons-nous ce qu'elle nous apporte? Nous l'accueillons avec plaisir, peut-être cache-t-elle la coupe de malheur qui doit empoisonner le reste de notre vie.

Mais, je m'arrête, il y aurait de l'indiscrétion à soulever le voile de l'avenir. Laissons le recouvrir les moments d'angoisse et d'allégresse qu'il nous réserve! D'ailleurs, tous les siècles, toutes les générations ont célébré l'anniversaire du temps, et chaque fois qu'une année viendra succéder à une autre, nous nous réjurerons, "c'est la coutume!"

Pardonnez, chers lecteurs, si l'Abaille vous tient aujourd'hui ce langage. Ce matin, étant sortie de la ruche pour composer, une semaine d'avance, le rayon des étrennes, elle se mit à voler dans le parterre, plus agile et plus folâtre que d'habitude. Après avoir butiné en passant l'œillet et la rose, elle est venue malheureusement se poser sur un bouquet de *sombres pensées*. Toujours inconséquente, elle se plut à longtemps hélas! à en extraire les *sourires* qui furent bientôt mêlés aux rayons qu'elle voulait vous offrir.

Elle attend, triste et confuse, que vous lui pardonniez cet air sombre qu'elle a prise à la fin de cette année, et elle se dit plus que jamais: "chère légère qui vole étourdiment de fleur en fleur."

Nouvelles Locales.

La retraite de vocation commence ce soir et sera suivie, comme à l'ordinaire, par les Physiciens et les Rhétoriciens. C'est M. l'abbé L. L. Billion, S. S., qui en est le prédicateur.

Comme nous le disions dans notre dernier numéro, le chœur de l'orgue avec le concours d'un bon nombre d'amateurs, a chanté, le jour de Noël, une messe de B. Fauconnier. Cette messe est très-belle; le commencement du *Credo* surtout impressionne vivement, et le *Benedictus* est d'une délicatesse ravissante; cela soit dit en passant, car nous n'avons pas la prétention de signaler ici toutes les beautés de cette composition. Si nous étions musiciens nous nous permettrions une petite remarque. Cette musique est peut-être un peu trop dramatique pour être religieuse, il nous semble qu'on pourrait remplacer les mots latins du *Credo*, *Gloria*, etc., par certain libretto d'opéra qui cadrerait tout aussi bien avec la phrase musicale. Chacun son goût.

M. G. Gagnon s'est donné beaucoup de peine pour préparer cette messe et un succès bien mérité est venu couronner ses efforts.

Samedi est la fête de St. Thomas Becket, Archevêque de Cantorbéry, patron de M. le Supérieur. C'est dire que nous attendons ce jour avec impatience, pour déposer aux pieds de notre Père les sentiments de respectueuse reconnaissance qui remplissent nos cœurs à son égard. Tout étudiant appartient à deux familles, la première où il a reçu le jour, et qui se résume dans le souvenir des tendresses maternelles, la seconde où il reçoit l'éducation, cette formation de l'âme qui est comme une naissance intellectuelle, et dont les souvenirs sont plus tard aussi vifs que ceux de la maison paternelle. Samedi sera donc un jour de fête pour cette grande famille du Séminaire: l'allégresse sera générale; mais pour faire les choses avec ordre, MM. les Philosophes *sen.* se sont chargés d'organiser la manifestation extérieure de notre joie. Cette coutume, qui existe depuis quelques années, est très naturelle. Comme nos aînés, il leur appartient de nous donner l'exemple et de nous guider en cette circonstance.

Nos confrères philosophes *sen.* ont eu à subir au commencement de la semaine leur examen de Chimie inorganique; après les Rois viendra l'examen de Physique. Après avoir labouré à la sueur de leurs fronts le champ des connaissances chimiques, après avoir ex-